

Il fait encore doux pour la saison

Jean-Yves Robichon

T. décide d'aller travailler. Malgré tout, par habitude. Qu'aurait-il pu faire d'autre ?

En rejoignant la gare, il éprouve comme une sensation pénible de légèreté. Une douceur presque anormale dans sa situation. D'ailleurs, il ne sait plus vraiment ce qui est normal.

8 h 20. Quai de départ.

L'attente. Toutes ces silhouettes l'oppressent. Les mêmes qu'hier, aux mêmes emplacements, comme chaque jour, banales, dociles. Déprimant.

T. s'éloigne, s'assied sur un banc, jette un œil sur son portable. Trois appels en absence. Il reconnaît le numéro. Il sait déjà et ne veut pas savoir. Il l'éteint.

Sur le bitume, près de lui, quelques pigeons divaguent. Méfiants, d'un coup de bec sournois, ils picorent des bris de pains, des miettes infimes, dérobées en affichant une indifférence trompeuse. En observant leur petit manège, T. réalise qu'il n'a pas mangé depuis la veille. Pourtant, il n'a ni faim ni soif. Non, rien, il n'a besoin de rien. Il se sent étrangement absent à lui-même. L'un des pigeons s'approche. Il n'avait jamais remarqué

combien leur dandinement était pompeux, d'une pesanteur toutefois laborieuse, scandée de petites salutations compassées et, pour tout dire, un peu ridicules. Arrivé à ses pieds, l'oiseau l'examine avec gravité, se requinque comme un petit notable imbu de sa charge. Sa pupille noire et ronde fouille jusqu'au tréfonds de son âme. De son œil narquois, l'insolent raille l'étroitesse de sa vie, l'inanité des règles qui la régissent, la mesquinerie de ses habitudes. Tout gonflé de son importance, le pigeon se redresse, déploie la moire de ses ailes, étire son col irisé de pourpre, puis défie T. d'un roucoulement moqueur. Son diagnostic est sans appel. Avec morgue, l'oiseau se détourne fait quelques pas, puis, d'un battement d'ailes, s'élève dans le ciel, en affichant une arrogance qui laisse T. sidéré.

Avec l'oiseau, toutes ses certitudes s'envolent. Le quotidien de T. se délite, balayé par la sentence irrévocable du pigeon.

Respirer. Il dénoue sa cravate, la pose sur le banc, desserre son col, et pour la première fois respire. C'est-à-dire que, pour la première fois, il respire avec conscience. L'air a donc une saveur, une consistance même ! Il se gorge d'oxygène, d'odeurs, d'infimes particules de liberté.

Partir. N'importe où. Sans plus attendre. Il saute dans le premier TGV à quai. Sitôt, la rame démarre, s'emballe, tout devient flou. La vitesse l'étourdit. Il oublie sa nuit de veille, ses errances, les écrans aux images implacables. Il se laisse porter, sans but. La cadence le berce, le rassure. Derrière la vitre, la perspective s'étire en long travelling se jouant du temps. Au hasard des gares, il esquive, déjoue les contrôles avec une facilité qui le déconcerte, passe de train en train.

Un crissement de freins, il sursaute. Dehors, la vue s'alentit sur de longues plaines. Bientôt, des entrepôts, des immeubles, une ville, un quai.

16 h 54 : Quai d'arrivée.

Dès le parvis de la gare, T. est happé par l'air iodé venant du large. Guidé par son instinct, il remonte une avenue débouchant sur un front de mer engourdi.

La marée est basse. Sous un ciel pâle, la plage étale sa morne démesure. Au loin, un simple trait d'argent : la mer. De rares flâneurs arpentent le sable. Soudain, un vent salé lui fouette le visage. Courir. Depuis combien de temps n'a-t-il pas couru ? Face au vide, il se lance, accélère, surpris par sa vitesse, il affronte l'air marin, s'essouffle, s'épuise, aperçoit le rivage, s'approche, persévère, arrive enfin tout près de ce grondement qui s'écrase à ses pieds en cascades monstrueuses avant de ramener vers le large une lame dévoyée. Là, brusquement, il se fige, reprend haleine, se dévêt pour braver la vague et plonge. La mer le saisit violemment, le gifle, l'étreint de son écume sauvage, le rejette puis s'efface devant lui, le laissant nu, suffoquant sur le sable glacé. Son corps halète, sa peau se rétracte. Il se relève, claque de froid, secoué de spasmes, tétanisé.

Personne ne pourrait dire comment il est arrivé là, sur cette plage, dans ce pays qu'il ne connaît pas. Mais il est là, d'une présence intense, le corps cinglé d'embruns. Il se rhabille. Près de la jetée, quelques enfants construisent des châteaux de sable. À voir leurs mines concentrées, on devine que l'affaire est sérieuse : il est question de résister à la force du temps. Ils érigent des digues, plantent des fanions. Lui aussi, a dû jouer, un jour, il n'en garde qu'un souvenir lointain, indécis. Son insouciance l'étonne, l'avenir n'a plus d'importance, pas plus que

son passé. Il repère un petit hôtel, rassemble le peu d'argent qu'il a sur lui, loue une chambre avec vue.

Murs blancs, nus, balcon dominant la Mer du Nord, cette simplicité le comble. Dans la salle d'eau, il se laisse aller à la volupté d'un ruissellement. L'eau est chaude, consolante. En éliminant les résidus de sable et de sel, elle lui révèle un corps inconnu. Il palpe son visage, son torse, ses épaules, ses membres ; partout, sous ses doigts, une chair érodée, abrasée comme ces galets polis par le temps. Du miroir embué, un regard émerge et le fixe, étonné. Il fixe ce corps diaphane nimbé de vapeur, un ange pense-t-il, ou plutôt non, un *bienheureux* évadé d'un jardin imaginé il y a bien longtemps par un peintre fou. Un de ces êtres légers, tellement légers. Il se drape d'un linge blanc, retourne dans la chambre, allume la lampe de chevet. Sous l'abat-jour, un papillon de nuit se réveille, tout idiot de sommeil, il vrombit dans sa fuite effrénée, se heurte aux murs, aux vitres, avant de s'échapper par la baie grande ouverte. T. le suit sur le balcon. Il fait encore doux pour la saison. Le papillon s'est perdu dans le soir.

Au loin, les couleurs s'estompent. La brume. La rumeur des vagues lui parvient assourdie. La plage déserte. Comme il le fait parfois, le jour s'en va, sans prévenir.

L'auteur

De mon premier métier d'instituteur en école maternelle, j'ai gardé le goût de raconter des histoires. C'est également auprès de mes tout jeunes élèves que je découvre le plaisir de peindre. Dès lors, je reprends des études d'arts plastiques, m'intéresse à l'histoire de l'art, la littérature, puis deviens formateur en arts visuels. Par la suite, je ferai bien d'autres choses, mais là, c'est une autre histoire.

Je conçois la nouvelle comme un saisissement, une expérience sensorielle, sensible, brève, mais intense.

Mes thèmes récurrents : la mémoire/l'amnésie, la trace/l'empreinte/la photographie, l'art/l'histoire de l'art/la peinture.

En 2019, je publie mon premier recueil de nouvelles :

Des nouvelles de la Photographie, collection Nouvelles Nouvelles, éditions l'Harmattan,

Je publie régulièrement des contes dans des recueils collectifs aux éditions Parler les Lieux (Saint-Jean-de-Monts 85) : *La nuit des trois mystères, la légende de Blanche Biche, le secret de Vasilica*.